

Des opinions et de l'expérience

Virginia Pesemapeo Bordeleau

Volume 33, Number 4-5 (196-197), August–October 1991

Liberté aux Indiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60539ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pesemapeo Bordeleau, V. (1991). Des opinions et de l'expérience. *Liberté*, 33(4-5), 106–108.

VIRGINIA PESEMAPEO BORDELEAU

DES OPINIONS ET DE L'EXPÉRIENCE

Beaucoup de personnes croient que j'écris, que j'ai l'habitude de l'écriture. Eh! non... je peins. Mon métier, c'est la couleur. Je trace des lignes sur des formes qui ne s'alignent pas en mots et lettres, mais en ocres, bleus et rouges. À travers la peinture, j'aime causer de la vie, de ses joies et du reste. Quand il m'arrive d'écrire, c'est toujours pour parler de moi, de ce qui me touche, de ce qui me blesse intimement, surtout, surtout, mais pas pour la littérature.

Ainsi donc, je vais raconter ma dernière frénésie de verbe, cachée comme de coutume au fond d'une garde-robe dans un vieux porte-documents hérité d'un ami d'enfance aux cheveux gris. Ah! ce confident d'années sombres et de lumières, si tendu et plein de mots qu'il en a le ventre gonflé. Ici, il est question du porte-documents, bien sûr; quoique le vieil ami...

Donc, un soir de l'hiver dernier, confortablement installée à côté de mon chum dans le chaud et le creux du lit, j'écoutais avec lui une émission à la télé. Sachant que je ne suis pas amateur du petit écran, il m'avait simplement dit: «Viens, ça va t'intéresser!» Depuis quelques semaines, il était question de collèges administrés par des prêtres et des frères, certains catholiques, dont la clientèle aurait été victime d'abus sexuels lors de ses longues années de séjour

en ces lieux. Ce soir-là, l'émission à la télévision anglaise abordait le sujet, mais en spécifiant que le reportage concernait des pensionnats accueillant de jeunes autochtones, filles et garçons. J'écoutais. Une femme racontait qu'un prêtre l'ayant mise enceinte (à douze ans?), on lui avait enlevé son bébé avec la complicité des religieuses qui s'occupaient du dortoir. À cinquante ans, peut-être, elle racontait avec tant de colère et de haine la perte de sa foi en Dieu et en les hommes à la suite de ces expériences silencieuses que sa rage m'a contaminée. Puis il y eut le témoignage d'un homme au visage si marqué par l'habitude du chagrin et de l'alcool qu'il ressemblait à une blessure vivante. Il ressemblait à plusieurs de ses semblables de la même époque qui hantent ma vue quand il m'arrive de les rencontrer. Il ressemblait à mon frère aîné, mort l'année précédente, assassiné d'un coup de couteau lors d'une beuverie. Il ressemblait à ma mère, morte quelques mois après lui, jaune et le foie éclaté à coups de rasades et de noyades dans la bière broueuse. À force d'impuissance et de peine. Cet homme au visage ravagé racontait sa détresse, toujours actuelle, son enfance arrachée à ses parents (si les parents tentaient de cacher les enfants, les prêtres envoyaient la police montée les récupérer — ah! cette chère police, montée ou autre... une autre frénésie de verbe pourrait venir d'un souvenir qui remonte à sept ou huit ans: sous l'œil terrorisé de ma mère, une provinciale, l'arme au poing, pénétra chez nous pour vérifier si l'Indienne ne cachait pas un orignal dans sa cabane... L'arme était-elle pour l'orignal ou pour ma mère?) et à son mode de vie, l'absence de tendresse et les viols successifs, année après année, pour satisfaire les désirs lubriques des hommes de Dieu. Sa souffrance qui me poursuit et faite de larmes contenues m'a arraché quelques mots: «Ils ont bien fait de brûler les pères Brébeuf et cie; ils n'auraient jamais dû arrêter de les rôtir!»

À cet instant, je savais bien que je n'étais pas meilleure que ces gens-là. Je savais aussi que ces expériences n'étaient

pas connues seulement des autochtones, mais qu'elles proliféraient dans tous les pays, chez toutes les races et les cultures de la terre. Seulement, cela me touchait intimement. Cela me faisait mal intimement. C'est à ce moment qu'en un éclair, j'ai compris que ce frère alcolo, dépendant et aux manies étranges, avait été assassiné, il y a longtemps déjà, dans un pensionnat indien.

Maintenant, j'aimerais causer de certaines croyances au sujet des autochtones et de ma vision personnelle de certaines réalités. En tant que pupilles de l'État, plusieurs d'entre nous n'ont pas seulement perdu leur virginité, mais aussi leur âme. Qu'ils aient perdu leurs territoires ou leur mode de vie, ça, on le sait; on ne peut nier l'évidence. Ils ont perdu davantage en perdant leurs croyances, arrachées à force de prêchi-prêcha, de calamités infernales et de visions apocalyptiques apportées par des rongeurs de balustres et des croqueurs d'hosties. Ils ont perdu leur enfance, leur paternité et leur maternité sur trois ou quatre générations. Une seule chose leur est restée: la mémoire. Vous et moi connaissons l'acuité de la mémoire; surtout, surtout quand il s'agit de la perte de l'âme. Peut-être qu'en buvant d'abord un peu, puis un peu plus et de plus en plus, hum?, peut-être que ça effacerait aussi notre mémoire?

Plusieurs d'entre nous ont échappé au vol de leur âme, qui sait par quel subterfuge? mais c'est un fait (existerait-il des enfants «teflon» chez nous aussi?). Quand les voleurs d'âmes sont passés pour certains d'entre nous, le Grand Esprit nous l'emprunta au même moment, notre âme. Ainsi, elle nous fut rendue un peu plus tard, une fois le danger passé. Il faut dire, toutefois, que nous avons droit à nos parents, à notre mère, à notre langue, à nos habitudes.

Ainsi donc nous buvons parce que nous sommes Amérindiens? Sommes violents pour la même raison? Un chien naît-il enragé? J'étais perdue dans ces réflexions, mon chum m'en tira par ces mots: «Et dire que l'on confiait à l'Église ces enfants-là en toute confiance... Veux-tu une bonne tisane?»